

# Georges Brassens à l'Artistic

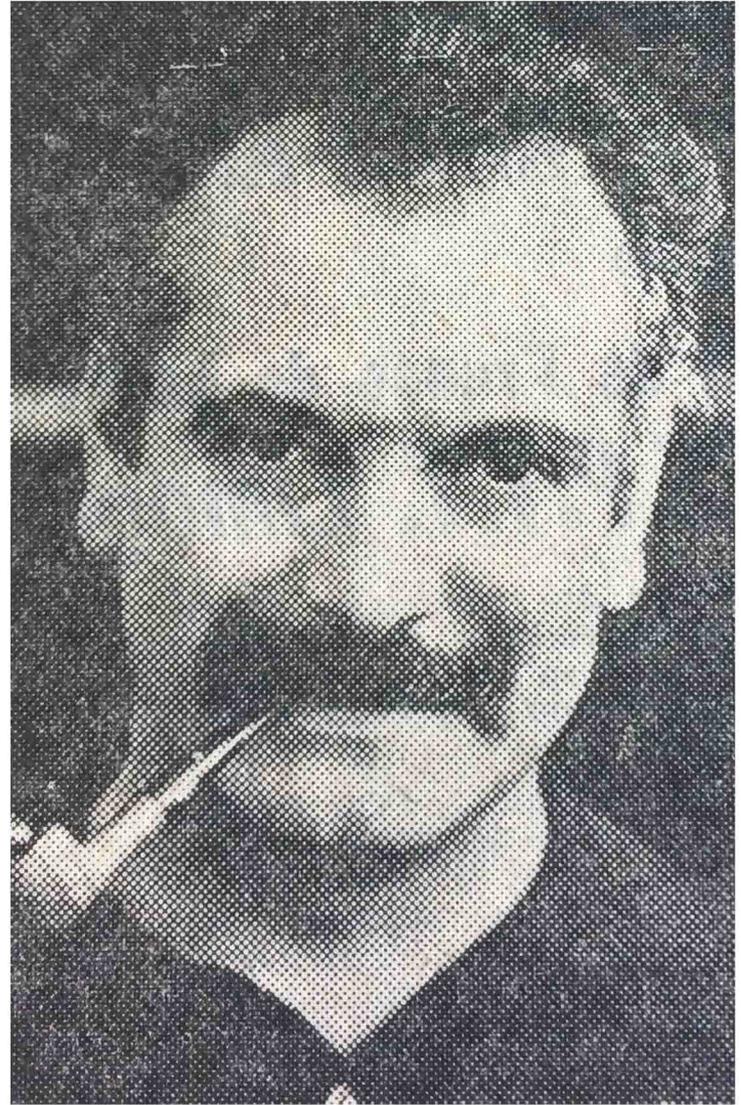
Georges Brassens est de retour.

Dans quelques jours, il va venir dans notre ville présenter sur scène son nouveau tour de chant.

Complètement rétabli et en grande forme, il vient de faire une éblouissante rentrée parisienne, pendant quatre semaines. Nous allons retrouver avec lui le goût merveilleux de la bonne chanson, de la chanson de qualité.

Nous allons donc retrouver, comme les Parisiens à Bobino, un Brassens étonnamment rajeuni et en pleine forme ; un Brassens neuf ; des chansons neuves, des chansons attendues comme les « Trompettes de la Renommée », « La guerre de 14-18 », « Si le Bon Dieu l'avait voulu », « Les Amours d'antan », « Marquise », « L'Assassinat », « La Marguerite », etc., ainsi qu'un choix de ses plus grands succès.

Brassens s'est choisi une excellente compagnie pour ce « Festival du Disque 64 ». La première partie réunit en effet les révélations les plus sûres et les plus originales de ces dernières saisons parisiennes : Monique Godard, Petit-Bobo, Christine Sèvres, Bobby Lapointe.



*La République du Centre*  
14 mars 1964

# Les Orléanais — qui ne l'avaient pas revu depuis ses débuts — ont retrouvé avec plaisir Georges Brassens, sa guitare et ses chansons

Voici deux ans environ, Georges Brassens était à l'affiche de l'Artistic, mais c'est en vain que, ce soir là, on l'attendit. Malade depuis la veille, le père du « Gorille » avait dû interrompre sa tournée en province.

Lundi soir, Brassens a été fidèle au rendez-vous qu'il avait donné au public orléanais, tout joyeux de le retrouver sur cette scène où il n'était pas revenu depuis l'époque de ses débuts.

Cette reprise de contact s'est faite dans l'ambiance attentive que l'on devine : chacun écoutait — non pas avec complaisance, mais avec amitié — ces couplets tantôt gaillards, tantôt mélancoliques, que leur auteur interprète en grattant sa guitare et que l'inséparable Pierre Nicolas accompagne discrètement à la basse.

Brassens a maigri, mais il ne s'est pas « dégrossi » seulement en corpulence. Il a aussi dégrossi ses manières, et la moustache qui barre les lèvres n'est plus là que pour perpétuer un air faussement bourru sur lequel, d'ailleurs, nul ne se méprend. C'est un timide qui cache sa réserve et sa pudeur derrière des « bacchantes » en trompe-l'œil, et l'auditeur serait franchement navré si les mots crus et les expressions truculentes se perdaient dans la broussaille de ces poils superflus.

Brassens n'est plus cet ours mal léché qui, entre chaque chanson, arpentait la scène comme un fauve en cage pour laisser aux applaudissements le temps de s'apai-

ser. L'ours s'est apprivoisé — quoi que l'on sente encore combien il peine à surmonter son trac — et — seule concession aux tics de jadis — va toujours boire en coulisse un grand verre d'eau fraîche pour s'éclaircir la voix, cette voix qui, il faut bien le dire, n'est pas spécialement séduisante : elle pose ses mots comme un maçon pose ses briques et fait son travail honnêtement, qui consiste à fredonner des couplets que nul autre n'ose inscrire à son répertoire.

Avec Brassens, chacun retrouve la langue de Ronsard et de Villon — ce qui est bien agréable à l'époque du « Yé-Yé » — et les gauloiseries dont certaines oreilles s'effarouchent trouvent dans sa bouche une humilité, une candeur qui semble les dépouiller de toute agressivité.

L'œil goguenard et la langue malicieuse, Georges Brassens n'en poursuit pas moins son bonhomme de chemin, clamant à satiété sa « mauvaise réputation » et ironisant sur les poncifs communément acceptés. Ainsi continue-t-il de briser chaque soir « les trompettes de la renommée » et de démystifier « la guerre de 14-18 ». Mais il est aussi un tendre, et son « Auvergnat » suffit à le réconcilier avec l'espèce humaine.

Pendant plus d'une heure, les spectateurs ont écouté sans se lasser ce troubadour à la voix monocorde qui, bien planté devant le micro, un pied posé sur un tabouret pour mieux caler la guitare sur sa cuisse, ne bougeait pas plus qu'un roc.

Un à un, Brassens a extrait de sa besace où la poésie et la pail- lardise font bon ménage, les cou- plets qu'il y entasse au gré de ses vagabondages d'homme libre, hors des sentiers battus et des ornières des lieux communs. Si son « cru 64 » se savoure avec gourmandise, l'on apprécie toujours les chansons anciennes que le temps a bonifiées au point d'inciter une maison de disques à engranger l'intégralité de ses œuvres dans une édition de luxe, comme pour Beethoven et Chopin. Une canonisation, en quelque sorte ! Mais Saint-Brassens ne s'est pas assagi pour autant. Il reste celui qui, sur un air de guitare, trousse allègrement les cotillons et rosse les gendarmes pour, l'instant d'après, égrener sur des notes mélancoliques les amours d'antan et les misères des filles de joie.



Brassens n'a toujours pas ap- pris à saluer. Tandis que mon- taient de la salle des ovations pro- longées, il se contentait de s'avan- cer, bien droit, jusqu'au bord de la scène, avec l'air de dire : « Je vous ai satisfaits ? Tant mieux ! » Et c'est nous qui le remercions de se soumettre avec infiniment de gentillesse à des « rappels » insis- tants.

Comme un bonheur ne vient ja- mais seul, il y avait, au même programme, de jeunes espoirs de la chanson qui, au voisinage de ce grand aîné, s'appliquent à se forger un répertoire de qualité. La première partie du spectacle — grâce à Jacques Canetti, organisa- teur de la tournée — fut un véri- table banc d'essai pour Monique Godard — dont nous avons aimé Bagatelles et Adultère, où elle af- firme une personnalité déjà très attachante — et pour Christine Sèvres qui, avec « Le bal des gens de maison » et « Les Noctambu- les », conquiert immédiatement l'au- dience du public. J'ai moins aimé les histoires un peu languettes, bien que dites avec un accent sa- voureux, de Petit-Bobo. Quant à Bobby Lapointe, spécialiste des chansons idiotes, il nous ramenait à cinquante ans en arrière, au bon temps du vieux Caf'conc' où il fallait le talent d'un Dranem pour faire passer la rampe aux pires inepties. Il convient de reconnaî- tre, d'ailleurs, qu'il s'acquitte de son rôle avec un brio fort réjouis- sant.

Pour conclure, décernons une mention spéciale au pianiste qui accompagna seul toute la première partie du programme avec un à- propos et une technique remar- quables.

M. G.



Bobby Lapointe et Christine Sèvres

*La République du Centre*

**18 mars 1964**